



L'ÉLÈVE
DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.



Si, après avoir visité le Panthéon et le chef-d'œuvre qui en décore le dôme, vous descendez de ces régions aériennes vers le quartier fan-geux de la place Maubert, arrêtez-vous un mo-ment au coin de la rue Mouffetard, dont une partie s'enorgueillit aujourd'hui du nom de Des-cartes : quelques bâtiments de modeste appa-rence entourent une cour assez spacieuse. Celui

qui s'élève en face de vous se distingue par une architecture moderne, deux paratonnerres et un cadran de Lepaute. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, les sciences, le désintéressement, le patriotisme y ont fixé leur séjour : c'est l'École polytechnique.

L'origine de cette école, destinée à une si immense célébrité, remonte aux temps les plus orageux de notre première révolution. Lamblardie, directeur des ponts-et-chaussées, en conçut la première idée en 1793; Monge l'accueillit en homme qui devinait son avenir, et en hâta l'exécution avec ce zèle persévérant qui fut une de ses vertus. Deux membres du comité de salut public se rencontrèrent aussi qui, doués d'une merveilleuse aptitude à pressentir les grands résultats, et du vif désir de les faire éclore, comprirent, comme l'illustre Monge, combien était vaste et féconde la pensée de Lamblardie. Leur influence, au sein de la Convention nationale, fit le reste. C'étaient Carnot et Prieur de la Côte-d'Or. Ce dernier se signala surtout dans les luttes actives qu'il fallut soutenir pour sauver une institution que sa célébrité rendit redoutable dès sa naissance; aussi le nom de Prieur doit-il briller au premier rang parmi ceux de ses fondateurs.

Instituée le 7 vendémiaire an III, sous le nom

d'*École des travaux publics*, l'École polytechnique ne dut celui qui est devenu si populaire à tant de titres, qu'à une loi du 15 fructidor de la même année. Lamblardie en fut le premier directeur. Les hommes les plus illustres dans les sciences physiques et mathématiques se firent gloire d'initier à leurs savantes recherches des élèves dignes de les entendre. On est dispensé d'éloges quand on peut citer des noms tels que ceux de Lagrange, de Monge, de Berthollet, de Fourcroy, de Laplace, de Chaptal, de Guyton-Morveau, de Vauquelin, de Fourier et de Prony.

L'ouverture des cours eut lieu le 1^{er} nivôse an III, au Palais-Bourbon. Ce fut dans ce local qu'on installa l'École polytechnique jusqu'au 11 novembre 1805, époque de sa translation au Collège de Navarre. Les élèves étaient logés en ville chez des personnes désignées par le directeur et chargées de surveiller leur conduite. Dès le premier jour se manifesta parmi eux cet amour de vérité, de justice et de sage indépendance qui, se transmettant de promotion en promotion, les rendit suspects à toutes les susceptibilités qui, jusqu'en 1830, ont traversé le pouvoir. La Convention qui tremblait devant son ouvrage, et n'osait avouer ses terreurs, voulut dissoudre l'école sous prétexte d'économie; le faible Directeur l'accusa d'aristocratie; Napoléon de répu-

blicanisme; la Restauration d'impérialisme. J'ignore si des événements récents ont fait peser sur elle quelques soupçons éphémères; mais placé par mon âge au milieu de la chaîne qui unit les plus anciens élèves aux plus modernes, touchant d'une main les hommes de l'école républicaine, et de l'autre les jeunes gens de l'école de juillet, participant ainsi de leurs pensées communes, j'atteste qu'aujourd'hui comme autrefois il n'existe dans l'esprit des élèves d'autre opposition que celle qui résulte de la nature même de leurs études, études rigoureuses, inflexibles, qui ne souffrent pas que les corollaires démentent les principes, et qui, dans la marche d'un système, ne tiennent point assez compte des frottements qui l'entravent.

Bonaparte, vainqueur de l'Italie, vint se délasser de ses conquêtes au milieu des sciences; il visita plusieurs fois l'École polytechnique. C'était l'époque où, en simple habit de membre de l'Institut, il assistait aux pompes du Directoire. L'ambition est prévoyante: celle du jeune général calculait déjà les chances d'une popularité sur laquelle il fondait d'immenses espérances. L'empereur se plaignit plus tard de l'inconstance des Français; mais lorsqu'il eut exploité leur amour au profit de sa fortune, ne fut-il pas le premier à lui donner l'exemple de cette fatale mobilité?

Ses reproches étaient injustes; le peuple, en l'abandonnant, ne fut ingrat qu'après lui.

En conséquence, et dès son avènement à l'empire, Napoléon essaya sur l'École polytechnique l'application d'un système qui, se développant de jour en jour, finit par le renverser du trône. S'effrayant de ce qu'il caressait naguères, il voulut briser la noble indépendance des élèves sous la verge de fer de ses soldats. Par décret du 16 juillet 1804, ils furent casernés, enrégimentés en corps militaire, soumis au maniement des armes, et chargés de la garde du bâtiment. Les plus braves officiers de l'armée furent choisis pour les commander, et Monge, qui avait remplacé Lamblardie dans ses fonctions de directeur, fut à son tour remplacé par le général Lacuée, qui prit le titre de gouverneur. Ce décret eut son exécution le 11 novembre 1805, jour où l'École quitta le Palais Bourbon et fut transférée au Collège de Navarre.

Les prévisions de l'empereur furent trompées: sous l'habit militaire comme sous le costume civil se perpétuèrent les sentiments qu'un décret avait voulu détruire.

On conçoit sans peine que ce qui offusqua dix ans la puissance de l'Empire dut glacer de crainte les lâchetés de la Restauration. La brillante conduite des élèves à la butte Saint-Chaumont ajou-

tait encore à l'antipathie qu'ils inspiraient aux royaux amis de la Sainte-Alliance. Aussi les Bourbons subirent-ils en 1814 l'École polytechnique comme une nécessité funeste; mais ce fut seulement après l'invasion de 1815 qu'ils cherchèrent à l'anéantir en la constituant à leur manière. Le régime militaire fut remplacé par le régime des aumôniers; on soumit les opinions politiques aux investigations des examinateurs, et l'on se crut certain de l'avenir. Les trois jours de 1830 firent justice de ces ineptes espérances.

Je n'ai point le dessein de publier, dans ce chapitre, une histoire scientifique de l'École; ce sont des mœurs que je veux peindre, des souvenirs que je veux raconter. La peinture en sera plus vraie, renfermée dans les limites d'une époque; mais la plupart de mes impressions seront applicables aux jours qui précédèrent l'Empire comme à ceux qui l'ont suivi. Quelques hommes ont passé, certaines habitudes se sont modifiées, mais la physionomie générale est restée la même. J'espère que nos successeurs se reconnaîtront en nous, comme nous nous reconnûmes autrefois dans les traits de nos devanciers.

Transportez-vous aux premiers jours d'août, dans l'un des collèges de Paris ou de la province! L'heure de la récréation vient de sonner; les

jeunes écoliers s'élancent hors de leurs classes; ils affluent de toutes parts dans les vastes cours naguères désertes. Voyez comme ils bondissent d'aise! Ils crient, ils s'interpellent, ils s'excitent les uns les autres; les parties se forment, les jeux commencent; chaque muscle est en mouvement; chaque geste décele un plaisir. L'approche des vacances ajoute encore au débordement de la joie commune. Non loin de là, quel bizarre contraste! quelques-uns de leurs camarades sont relégués au fond d'un quartier obscur; leur teint est pâle, leur front soucieux. Ils semblent lire leur destinée dans certains signes mystérieux que leurs doigts tracent lentement sur une ardoise, et qu'ils effacent souvent avec humeur. Quels sont-ils? qui les empêche de prendre leur part des plaisirs qui les entourent? Est-ce une punition qu'on inflige à leur paresse? Dressent-ils quelque plan de conspiration contre la sévérité du proviseur, contre l'injustice d'un maître d'étude? Rassurez-vous: ils ne sont ni paresseux ni rebelles; le collège les compte même au nombre des élèves les plus laborieux et les plus sages; mais le jour des examens approche, et ils aspirent à l'École polytechnique.

Il faut avoir pâli durant deux longues années sur les figures géométriques et les formules de l'algèbre, pour se faire une juste idée de la ter-

reur qu'inspire à la plupart des candidats l'approche des examens. Pour eux, Dinet est un être à part, Francœur un génie privilégié, Reynaud un demi-dieu de circonstance. Il paraît, et sa présence est accueillie par un murmure d'admiration et de respect; il prononce le nom du premier candidat inscrit sur la liste, et l'on se sent frissonner à chaque pas de la victime vers l'estrade où s'incline le fatal tableau. Bientôt cependant une douce espérance se glisse dans tous les cœurs: trois questions successives sont résolues avec aplomb. Le jeune adepte s'étonne de lui-même; sa timidité se change en assurance, et l'auditoire reprend courage avec lui. Voyez comme l'éponge et la craie se croisent rapidement dans ses mains, comme tout se correspond dans les deux projections de ce cylindre, avec quelle légèreté ses doigts déroulent le double alphabet algébrique depuis *a* jusqu'à *z*, depuis alpha jusqu'à oméga! De cette soudaine confiance qu'il vient de puiser dans son mérite, résulte nécessairement un peu moins de respect pour l'examineur. Il s'approche de lui, il le regarde, il lui parle, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il va l'interroger à son tour. C'en est fait, la victoire est assurée; les auditeurs émerveillés voient déjà poindre l'aurore d'un nouvel Arago... Mais, ô revers! une objection inatten-

due est méchamment lancée au milieu du triomphe! Legendre ne l'a pas prévue; Lacroix l'a passée sous silence, et une heureuse mémoire est impuissante à la résoudre. Que faire? On a besoin d'une parabole, et c'est une hyperbole qu'on rencontre; on cherche un solide, et l'on trouve une surface! Oh! comme ce front si rayonnant naguères est déjà sombre et décoloré! Quels regards suppliants s'échappent de ces yeux où brillait en espoir l'orgueil de la victoire! Ne désarmera-t-il pas son bourreau? ne le fera-t-il pas sortir de son impassibilité désespérante? En vain ses camarades, à l'aide de quelques brèves paroles, de quelques gestes furtifs, cherchent à le remettre dans la route qu'il a perdue, il ne voit, il n'entend plus rien; le fil conducteur vient de se rompre, et le candidat désappointé, ne sachant plus où se prendre, s'égare sans retour avec son inconnue dans le dédale de l'équation.

Heureusement que dans cette foule qui se presse, chaque année, aux portes de l'École polytechnique, se trouve un certain nombre d'esprits froids, positifs, inébranlables, que ne peuvent émouvoir ni la froideur systématique, ni les objections calculées du docte explorateur de leur intelligence! on les range par ordre de mérite, et c'est parmi eux qu'on fait choix de la promotion nouvelle, appelée à remplacer, dans

le sein de l'École, les vétérans déjà répartis dans les services publics.

Les élèves de ma promotion arrivèrent à Paris vers la fin du mois d'octobre 1810. C'était l'époque des grandes choses. Napoléon, vainqueur de l'Europe, avait mis le comble à sa gloire en réunissant, dans un commun sentiment de fierté, les divers partis qui divisaient la France; les canons conquis à Wagram s'élevaient, sur la place Vendôme, en colonne triomphale; on se coudoyait aux Tuileries avec une foule de rois devenus courtisans; Amsterdam et Rome comptaient parmi les cités françaises; d'immenses travaux, dignes de la vaste intelligence qui les avait conçus, couvraient la surface du grand empire; et, pour couronner tant de merveilles, l'orgueil de la maison de Lorraine venait de s'humilier jusqu'à consacrer, par les formes gothiques des chancelleries allemandes, cet étonnant mariage qui mit une archiduchesse d'Autriche dans le lit d'un soldat.

Il semble que, dans ces temps de féerie, notre jeune admiration ne dut hésiter que sur le choix des miracles. Eh bien! l'avouerai-je? Soit qu'une longue habitude les eût dépouillés de leur prestige, soit saturation d'enthousiasme, soit insouciance d'une gloire qu'on jetait à la France en échange de la liberté, nous parcou-

rions, froids et silencieux, les rues de cette capitale si riche d'illustrations vivantes, si peuplée d'imposants souvenirs. Dirai-je ce qui attachait nos regards, ce qui faisait battre nos cœurs? C'était la rencontre de quelques jeunes gens en simple uniforme de l'artillerie, guêtres montantes, shakos à mentonnière, surmontés d'un pompon rouge ou blanc. Leur habit ne différait de celui des simples artilleurs de l'armée que par des parements de velours et des boutons à l'aigle. Ces jeunes gens étaient nos anciens d'une année; ils devaient nous faire, quelques jours plus tard, les honneurs de l'École où nous étions admis. Or, indépendamment du respect qu'inspire toujours la supériorité des connaissances, chacun de nous savait déjà que ces honneurs n'étaient pas sans amertume, et qu'il fallait acheter, par des épreuves qui ne font pas partie du programme, le droit définitif de confraternité.

Le jury d'admission se bornant à constater la capacité scientifique des candidats, les anciens élèves se chargent bénévolement de leur faire subir un examen de philosophie expérimentale. Il faut que les nouveaux venus s'arment de résignation, car toute résistance est inutile, toute rébellion est considérée comme un grave attentat aux saintes lois de la vétérance. Aussi devant *un ancien*, la force se change-t-elle en fai-

blesse, et l'audace en pusillanimité! Celui-ci reçoit, à bout portant, une bombe hydraulique qui l'inonde des pieds à la tête; et, tout ruisse-lant de ce choc imprévu, assailli d'amères plai-santeries, il continue sa marche sans se détour-ner, sans se plaindre, de peur d'aggraver sa fâcheuse position par quelque nouvelle mésa-venture; celui-là que sa mauvaise étoile égare dans un corridor ennemi, entend tout-à-coup retentir à son oreille ces mots sacramentels et terribles: *Absorbez le conscrit! absorbez le con-scrit!* et, saisi par quatre bras vigoureux, vio-lemment projeté, par une brusque rotation au-tour de ses reins, sur le plan horizontal de quelques tabourets, il subit, à l'aide d'un double mouvement d'ascension et d'abaissement, l'hu-miliant affront d'une *bascule*. Tel qui vient de se dérober, par une savante manœuvre ou une fuite rapide, à l'imminence de l'absorption, re-çoit presque immédiatement un mandat spécial qui le contraint de paraître devant ses juges; là, renversé en sens inverse, pivotant sur le nombril, les poignets fortement attachés aux jambes, il est puni de la vélocité de sa course par le supplice de *la crapaudine*. Chaque con-scrit devient à son tour le principal personnage de cette trilogie de nouvelle espèce. J'en connais même un certain nombre qui ont plusieurs fois

joué le premier rôle dans les trois parties. C'est un avantage qui dépend du hasard ou de la pru-dence. Je dois ajouter, au reste, pour rendre hommage à la vérité, que, depuis la Restauration, la charte a singulièrement modifié les antiques usages. A l'exception de la bombe hydraulique qui jouit encore de quelque faveur, du flacon d'hydrogène sulfuré dont on parfume quelque-fois, vers le soir, les chambres des nouveaux camarades, tout se borne maintenant à de sim-ples questions plus ou moins difficiles à résoudre, à des interrogations embarrassantes pour l'a-mour-propre, et dont la vanité seule peut souf-frir. Il ne m'est pas permis d'apprécier, dans ces lignes frivoles, la marche successive de ces im-portantes modifications; mais je me propose de publier un grand ouvrage, enrichi de notes, cor-roboré de pièces justificatives, et ayant pour ti-tre: *De la Décadence de la Bascule, considérée dans ses rapports avec les mœurs constitution-nelles*.

Ces leçons de philosophie pratique coûtèrent cher plus d'une fois à ceux qui les professaient. Il est bien peu de promotions qui n'aient compté quelques élèves renvoyés de l'École pour avoir été surpris en flagrant délit d'enseignement. Le nombre s'en éleva à sept vers la fin de 1812; et je me souviens que, l'année précédente, une